

## Signification du dogme de Nicée\*

par Vladimir SOLOVIEV

Si nos contemporains ouvrent un calendrier et voient comme indication pour le dimanche qui vient : « dimanche des 318 pères de Nicée »<sup>1</sup>, chez lequel d'entre eux ces mots évoqueront-ils quelque souvenir, sentiment ou pensée, comme le font d'habitude en nous les

\* Texte du 25 mai 1897 rédigé pour le Dimanche des 318 Pères, publié dans *Œuvres complètes* (en russe), 2<sup>e</sup> édition, Saint-Petersbourg 1897-1900, vol. X, pp. 53-57. Traduction du russe par Françoise Suel-Haverland.

1. Le concile de Nicée (325) ou « concile des 318 Pères » est fêté dans la tradition byzantine le septième dimanche après Pâques ou dimanche dans l'octave de l'Ascension. Chez les Arméniens, c'est le samedi qui précède la préparation à l'Exaltation de la Sainte Croix ; chez les Syriens, le 29 mai ; chez les Coptes le 9 novembre. Le concile de Chalcédoine est célébré dans le rite byzantin le dimanche qui suit le 13 juillet et, à cette occasion, il est fait mémoire des six premiers conciles œcuméniques, le septième étant commémoré par un office spécial le dimanche qui suit le 11 octobre. Dans certains monastères de l'Athos, il y avait même, selon Nicodème l'Hagiorite, une fête pour chacun des sept conciles (cf. le *Sunaxaristès* de Nicodème, éd. de Zante 1868, tome III, pp. 179-180). Il est probable que cette institution naquit après le concile de Chalcédoine, lorsque, selon Théophane le Chronographe, son décret fut confirmé par un grand prodige : « Cette année-là, le 11 juillet, troisième indiction, en la synaxe de Sainte-Euphémie *tu Horou*, eut lieu un grand tremblement de terre » (Théophane, *Chronographia*, P.G. 108, col. 504 B). La tradition rattachant ce prodige à l'*horos* de Chalcédoine est apportée par Zonaras qui l'attribue aux reliques de sainte Euphémie (*Epitome Historiarum*, l.XIII, chap. 25, Leipzig 1870, t. III, pp. 248-249). La commémoration particulière du « concile des 318 Pères » au 29 mai semble avoir été introduite après le second concile de Nicée (787), quand on commença à avoir une solennité pour chacun des conciles tenus après Chalcédoine. Contrairement au principe antérieur qui avait conduit à solenniser chacun des conciles à la date de son *horos*, il semble que pour le « concile des 318 Pères » ce soit le jour de son ouverture en présence de l'Empereur (20 mai) qui ait servi de point de référence, les variations des calendriers entraînant ensuite un flottement des dates dans les Synaxaires. Il faut sans doute établir un lien entre cette habitude de commémorer les conciles et l'établissement à Byzance de la liste des conciles œcuméniques, tandis que les Églises non-chalcédoniennes, étrangères à ceux-ci, s'attachaient à célébrer plus particulièrement les trois premiers conciles. Pour plus de détails, voir S. Salaville, « La fête du Concile de Nicée et les fêtes de Conciles dans le rite byzantin » dans *Echos d'Orient* 28 (1925) pp. 445-470 (N.d.l.R.).

noms des champs de Koulikov<sup>2</sup> ou de Poltava<sup>3</sup>? Pour l'immense majorité des gens cultivés, Nicée et les 318 pères, ce n'est rien de plus que de l'histoire ancienne. Cependant le christianisme est tout de même notre patrie spirituelle dont, de la profondeur de notre destin, nous ne pouvons nous détacher. L'oubli indifférent de son histoire, des grands noms et des grands moments de sa vie, ne peut nuire qu'à nous-mêmes, à la clarté et à la plénitude de notre conscience, faisant de nous en quelque sorte des « oublieux de nos ancêtres ».

Il fut un temps où les dogmes religieux suscitaient l'intérêt spirituel principal, presque unique. C'était là une anomalie, et le monde byzantin, qui s'y exposa en particulier dans la deuxième moitié de son existence, l'a chèrement payée. Le mal venait, non pas de ce que l'on pût manifester trop d'intérêt pour les vérités de la foi, mais plutôt de l'intérêt trop extérieur et abstrait, insuffisamment vital, pour ces vérités. Il n'y avait plus de lien organique entre la foi et la vie, et les discussions sur les dogmes étaient devenues, pour l'aristocratie et le peuple, un certain sport d'amateur, au même titre que les courses de chevaux. Il est clair que l'objet de cet intérêt n'était pas le contenu de la vérité théologique, pas son sens vital, mais seulement la lettre du dogme, les détails techniques de ses expressions, prises séparément des exigences et des faits religieux intrinsèques qu'ils désignent. Mais peut-on vraiment reprocher au dogme lui-même cet abus qui en est fait, sa transformation en un jeu d'amateurs, quand ceci est le fait d'esprits qui n'ont pas reçu la vocation de le pénétrer? De même, est-ce que les logomachies absurdes des derniers auteurs scolastiques, immortalisés par la satire dans les « Épîtres des hommes obscurs »<sup>4</sup>, sont des arguments contre la philosophie?

Quand les dogmes chrétiens ont été définis aux Conciles œcuméniques, pour les vrais représentants de l'Église, ils n'étaient ni ce jeu de l'esprit qui séduisait les derniers byzantins, ni ces mots étranges et oubliés qui résonnent à l'oreille d'aujourd'hui. Le dogme véritable est la parole de l'Église, qui répond à la parole de Dieu quand il le faut, suivant le cours de l'histoire et le développement de la conscience religieuse. Et, si la parole même de Dieu peut être mal utilisée, quand on la prend à la lettre qui tue et n'est aucunement utile, a fortiori la parole de l'Église est-elle soumise à cet abus. La racine du mal est uniquement dans la séparation entre la lettre et l'esprit, entre la forme et le fond. De là, deux sortes d'erreurs en deux directions opposés : soit l'idolâtrie de la lettre ou de la forme extérieure, au lieu du sens et de l'esprit, soit la négation aveugle de l'esprit même de la vérité, que la forme sclérosée (par la faute des gens) cache de telle sorte qu'elle a cessé d'être compréhensible et intéressante.

2. Première victoire russe contre les Tatars, qui marqua le début de l'ascension politique des princes de Moscou (1380).

3. Défaite de Charles XII de Suède qui, allié au hetman des Cosaques Mazeppa, fut arrêté en Ukraine, alors qu'il s'avançait vers Moscou (1709).

4. Pamphlet d'Ulrich von Hutten, publié en 1517.

Il en était autrement dans les années vingt du IV<sup>e</sup> siècle. Ayant vaincu l'ignorance par l'enseignement des apôtres et la violence hostile par le courage des martyrs, reconnu religion « universelle », c'est-à-dire religion de l'Empire romain, et délivré ainsi des luttes extérieures, le christianisme devait se concentrer sur l'explication de sa vérité en définitions claires et précises. Pourquoi ? Ces définitions ce n'étaient certainement pas les apôtres et les martyrs qui en avaient besoin : cette vérité pour laquelle ils avaient donné toute leur vie, était partie intégrante de leur existence même, toute entière animée et pénétrée de cette vérité ; leur bouche parlait de la plénitude du cœur et ils entraînaient leurs auditeurs et leurs spectateurs. D'un autre côté, les définitions formelles de la vérité étaient inutiles pour les gens qui lui étaient foncièrement hostiles, la réfutant par avance. Le rôle des définitions exactes et précises est de supprimer les difficultés et les obscurités. Quel intérêt auraient-elles pour ceux qui en ont connaissance et sans malentendu aucun étaient hostiles à cette vérité dans sa valeur intrinsèque et refusaient d'y voir l'expression du bien ? Mais si la définition de fond précise, et l'explication de la vérité, ne sont pas utiles pour les justes et si elle sont inutiles pour les méchants, elles sont nécessaires et utiles pour tous les gens hésitants que tentent les méchants et pour lesquels travaillent les justes. Il ne faut pas réfléchir sur la vérité pour ceux qui sont déjà engagés dans le bien ou dans le mal, mais il le faut pour la multitude des gens qui ont été appelés au bien mais qui sont encore entraînés dans le mal. C'est pourquoi, le grand sens historique se résume en ce que la période des discussions et des définitions dogmatiques dans la vie de l'Église a commencé justement au temps de Constantin le Grand, quand, par suite de la reconnaissance officielle du christianisme dans l'Empire romain, y sont entrés une foule de gens passifs, neutres, une multitude en troupeau, facilement troublés et déroutés par tous les loups déguisés en brebis. C'est alors en particulier, que dut se manifester la fonction pastorale c'est-à-dire la fonction de berger, de l'Église. Et de fait, elle a été très importante. La période du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle est celle où la hiérarchie se constitue définitivement. Toutes les vérités fondamentales du christianisme sont expliquées dans les travaux individuels des pasteurs et définies de façon décisive dans leurs assemblées plénières, dite conciles œcuméniques. Le premier d'entre eux se distingue de tous les autres parce qu'en la personne de beaucoup de ses membres, le titre de pasteur des chefs de l'Église ne se différenciait pas encore de celui d'apôtre et de martyr. Quelques-uns des évêques siégeant à ce concile s'étaient illustrés dans la conversion au christianisme du peuple païen, d'autres, qui étaient là, y vinrent mutilés, les orbites vides, rappelant clairement les persécutions récentes endurées pour la foi.

Par son importance, la mission de cette assemblée allait de pair avec sa composition. Au début, les représentants du christianisme recevaient l'Évangile comme la révélation inconditionnelle et définitive de la vérité, comme la nouvelle de l'union parfaite avec la Divinité parfaite. Si le Christ n'était qu'un prophète ou même un surhomme,

mais inférieur à Dieu, ce sentiment de satisfaction complète, de conscience que la vérité révélée n'est pas relative mais absolue, le sens parfait et la valeur de la vie — ce sentiment et cette conscience des chrétiens pourraient être fallacieux. Il pourrait encore, en effet, venir un autre prophète, avec d'autres commandements, il pourrait s'incarner une autre créature semblable à Dieu et d'un ordre supérieur, qui révélerait d'autres devoirs complètement nouveaux pour la vie. Ce qui était dit du Christ dans la parole de Dieu était certes suffisant pour les croyants authentiques, pour ceux « qui ont l'esprit du Christ », mais cela permettait toutes les fausses interprétations de la part des gens privés de l'esprit du Christ. Il fallait dire ce mot qui, logiquement, ne permettrait pas de prendre le Christ pour « l'un des prophètes » ou « l'un des éons ». Après de longues discussions et réflexions, les pères de Nicée dirent effectivement ce mot. La Sainte Écriture dit : le Christ, Fils de Dieu, Premier-né d'entre les morts, Fils unique du Père, mais les ariens vinrent et interprétèrent tous ces termes à leur façon, dépouillant de leur valeur absolue le Christ et le christianisme. « Consubstantiel<sup>5</sup> au Père », proclama l'Église par la bouche des 318 Pères<sup>6</sup>, et elle mit fin ainsi à toutes les autres interprétations de cette première question fondamentale de la foi chrétienne. Il ne reste alors que d'accepter ou de refuser : c'est *oui* ou c'est *non*. Consubstantiel, c'est-à-dire d'une même substance ou nature avec le Père Tout-puissant, signifie Dieu en son essence et non par élection et adoption, signifie qu'il n'est pas l'un des prophètes ou des éons, mais qu'il est la même chose que ce que percevaient initialement tous ceux qui furent régénérés en lui, et ce qui a donné à chacun d'eux, et ce qui peut donner à chacun de nous, une valeur absolue.

Cette expression « consubstantiel au Père » peut paraître peu importante par rapport à la plénitude de la vie religieuse. Mais les pères du concile de Nicée, en ayant raison dans ce qui était insignifiant, se sont trouvés ensuite devant quelque chose d'important. Cette Divinité qui s'est révélée à nous, qui nous est accessible, et à laquelle nous pouvons participer, est la véritable Divinité parfaite et, par conséquent, si nous voulons être divinisés, nous pouvons y arriver, non de façon approximative et partielle, mais véritablement et entièrement. Tel est le sens de ce mot : consubstantiel au Père.

5. En russe : *Edinocychtchnyi*.

6. Le concile de Nicée avait rassemblé environ 200 évêques, dont la liste a été conservée. Il est célébré sous le titre de « Concile des 318 Pères » depuis la fin du IV<sup>e</sup> siècle par un rattachement symbolique au nombre des serviteurs du patriarche Abraham (Gn14,14) (N.d.I.R.).